



HAL
open science

Un héritage prospectif? Deux ou trois choses que j'ai apprises de ce laboratoire

Laurent Devisme

► **To cite this version:**

Laurent Devisme. Un héritage prospectif? Deux ou trois choses que j'ai apprises de ce laboratoire. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2016, Qu'est-ce qui fait laboratoire?, 18, pp.29-48. halshs-01711029

HAL Id: halshs-01711029

<https://shs.hal.science/halshs-01711029>

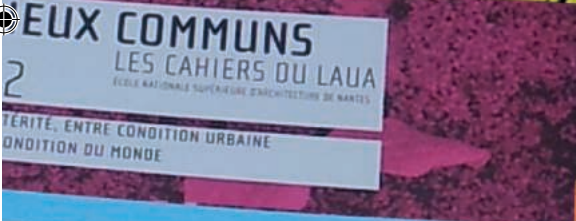
Submitted on 16 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License





UN HÉRITAGE PROSPECTIF ? DEUX OU TROIS CHOSES QUE J'AI APPRISES DE CE LABORATOIRE

Laurent Devisme

Professeur d'études urbaines, Ensa Nantes,
UMR 1563 AAU-CRENAU

Il y a toutes sortes de laboratoires de recherche. Si, du point de vue organisationnel, on a souvent mis en avant, dans les sciences sociales, l'importance des "patrons de labo" (avec le fonctionnement mandarinal qui en découle), c'est de plus en plus la figure de l'hôtel à projets qui domine dans le cadre des nouveaux modes de financement de la recherche (cf. la contribution de Denis Bourguet dans ce numéro). De plus en plus en réseaux entre différents sites, la recherche tend à rendre obsolète, dans certaines disciplines, la forme laboratoire que l'on se représente comme ensemble spatialement proche de bureaux plus ou moins équipés. En outre, dans d'autres pays, le laboratoire n'existe pas et les projets de recherche sont temporaires, associant des compétences non reliées a priori dans une forme spécifiant une thématique et/ou une théorie. A-t-on donc encore besoin de laboratoires ? Et pour quoi faire ? Afin de contribuer au présent dossier et tirer le bilan d'une expérience modeste de 8 années de direction d'un petit laboratoire (le LAUA) né à l'école d'architecture de Nantes à la fin des années 1980 et désormais reconfiguré, trois aspects de cette forme de travail méritent d'être mis en avant. Délaissant des éléments par ailleurs importants (décisifs même) d'organisation de ressources humaines et de management, je propose ici de me centrer sur des dimensions qui pourraient servir de ressort à d'autres voies que celles qui ont été majoritairement suivies dans les laboratoires de sciences sociales ces dernières années. Il s'agit d'abord de produire du commun à petite échelle et sur un mode finalement proche de celui du monde



associatif (cette caractéristique est d'autant plus importante, dans le contexte des écoles d'architecture, que le statut des enseignants n'est jusqu'alors pas encore un statut d'enseignant-chercheur); il s'agit ensuite des manières de mettre en rapport le laboratoire avec son extérieur (et à plusieurs échelles); il s'agit enfin d'examiner la production d'un outil particulier qu'est une revue de laboratoire à l'heure où se pose la question de son passage au numérique, de son hébergement institutionnel et des capacités de suivi éditorial dans un univers en forte reconfiguration.

L'HÉRITAGE PROSPECTIF EN GUISE DE PORTRAIT DE GROUPE

Le laboratoire LAUA a toujours été de petite taille. Avec deux personnels permanents et une quinzaine de chercheurs aux statuts variés (principalement des enseignants d'école d'architecture mais aussi des doctorants, post-doctorants, chercheurs contractuels et des enseignants-chercheurs de l'Université auparavant recrutés en situation de post-doctorat et restés fidèles ensuite), cette structure a toujours été plus proche d'une association que d'une institution : aussi bien dans son fonctionnement que dans sa dynamique. J'y ajouterais volontiers cette idée qu'il existe *“une sorte de transduction du savoir qui ne peut s'opérer que dans la sympathie et le respect mutuel et qui donc requiert beaucoup de temps”* comme l'écrivent Michel Gariépy et Michel Marié dans l'introduction de *Ces réseaux qui nous gouvernent?* (Gariépy, Marié, 1997 : 24) et qui aurait pu figurer à la porte d'entrée de notre laboratoire.

Un an après sa dissolution officielle, nous sommes revenus avec les “Lauastes” (appellation identitaire s'il en est) sur l'héritage de recherche qui est le nôtre. Il s'agissait, en compagnie des chercheurs du CRESSON (l'un des laboratoires de l'école d'architecture de Grenoble, composante de l'UMR AAU) et de l'ex-CERMA (l'autre laboratoire nantais, désormais lui aussi reconfiguré) de se présenter respectivement et d'élaborer un projet scientifique lesté des trajectoires disciplinaires et thématiques respectives. Comment sommes-nous donc chargés d'une histoire spécifique ? Au cours de cet exercice réflexif, mené en janvier 2016, nous avons identifié trois périodes. Élisabeth Pasquier rappelait



la fondation en 1987 du Laboratoire Architecture Usage Altérité (au singulier), habilité en 1990 par le BRA (Bureau de la Recherche Architecturale, coordonnant la recherche dans les écoles d'architecture au niveau du Ministère de la Culture et de la Communication). Au démarrage, les travaux portaient sur l'interaction entre l'espace construit et les pratiques de ceux qui y vivent. Les objectifs des recherches visaient la constitution de connaissances sur l'espace architectural et urbain et sur la compréhension du processus de conception comme réponse à des exigences sociales d'usage. Le contexte français était celui du développement de la sociologie dans les écoles d'architecture. On trouvait alors une dominante de chercheurs architectes ayant développé une formation universitaire dans un second temps. Les références discutées étaient notamment Philippe Boudon, Henri Raymond, Bernard Haumont qui proposent une nouvelle articulation entre architecture et sciences sociales. La sociologie de l'habitat était fortement présente et l'altérité saisie comme une possible critique du mouvement moderne, via l'invention correctrice de l'habitant (voir aussi dans ce numéro l'analyse de la place de l'habitat à l'Institut d'urbanisme de Paris). Daniel Pinson, fondateur du laboratoire, s'était pour sa part formé au laboratoire de sociologie de Nantes (Lersco) dirigé par Michel Verret et fortement orienté sur la culture ouvrière. L'arrière-plan politique était ainsi très présent (parti communiste, mouvements d'extrême gauche), recouvrant des caractéristiques de la sociologie urbaine française des années 1970-80 (Lassave, 1997).

Une deuxième époque peut être identifiée. À travers la question du logement social et plus spécifiquement le moment des premières réhabilitations se réarticulait la place du chercheur dans la ville et les collaborations entre sociologues et architectes dans le contexte de la ville habitée. Suivirent les enjeux autour des premiers jardins familiaux et de la mise en place de la politique de la ville. Le couple aménagement/ménagement (tel que conceptualisé par Michel Marié) permet alors de dépasser une opposition frontale entre habitants et décideurs. La question des arts de faire est forte et un nouveau jeu de références se met en place (De Certeau, Sansot, Pétonnet, Ostrowetsky). L'espace





sensible et le langage deviennent des mots-clés significatifs de même que la notion de pratique qui remplace celle d'usage. Avec Jean-Yves Petiteau, décédé en Février 2015, les enjeux méthodologiques se renforcent du côté des enjeux de l'oralité, du récit, remettant en cause le rapport entre terrain et théorie et la relation entre le chercheur et l'intervué. C'est dans cette période que sont arrivés des universitaires intéressés par la question spatiale mais non architectes et que se sont renforcés des travaux autour des processus de conception et de la pédagogie du projet.

Deux autres caractéristiques permettent d'identifier une troisième époque : d'une part l'intérêt de plus en plus fort pour la ville et le projet urbain avec des chercheurs qui travaillent de manière explicite dans le domaine des sciences de la ville et de l'urbanisme ; d'autre part le succès de plusieurs appels d'offre dans ce domaine permet de fonctionner en collectif sur des sujets globaux déclinés sur la place nantaise. Cette dernière période a vu l'acronyme changer de signification : tout est mis au pluriel et le régime de l'action est mis en avant (Langages, Actions Urbaines, Altérités). La question des écritures de la recherche se fait de plus en plus insistante. Quelle question urbaine se voit donc "traitée" ? Le souci est d'aller voir là où sont les projecteurs (île de Nantes, renouvellement urbain des quartiers d'habitat social) en reconsidérant l'épaisseur de la fabrique urbaine : trajectoires professionnelles spécifiques, manières de faire du projet. Les grandes scènes de la transformation de la ville sont ainsi décrites comme relevant d'un travail collectif et tout compte fait ordinaire (à rebrousse poils des hagiographies du projet urbain). En même temps, nous prenons au sérieux des transformations plus discrètes (pour une urbanisation qualifiée du même nom). Ainsi le périurbain rentre-t-il, entre des enjeux de thèse, des surveys et des recherches plus exploratoires. Quelques manières de s'en saisir relèvent : de l'analyse de la production de nouveaux centres dans la ville diffuse, d'un bilan bibliographique suivi d'une recherche sur les formes périurbaines et la gouvernance dans la région nantaise, de l'intérêt pour les fictions (le périurbain comme quasi-personnage ; la série *Weeds* comme révélatrice des tensions de la condition périurbaine américaine), de la réponse à





l'appel à propositions de recherche "du périurbain à l'urbain"... Cette dernière période nous voit aussi interpellés par les enjeux théoriques et méthodologiques du pragmatisme que l'on interroge notamment eu égard à la ligne de fond de la critique. Sociologie critique et sociologie de la critique importent à nos yeux tout autant (Boltanski, 2009).

Au-delà de ces inflexions, sans rupture de fond, on peut donc identifier quelques caractéristiques de long terme et dont on trouve des marqueurs à la fondation du nouveau laboratoire CRENAU. Il y a d'abord le souci commun pour le tiers-espace, pour ce qui n'entre pas dans une thématique mais qui participe tout de même de notre vie scientifique ; il est ce qui permet de loger des compagnons de route qui sont plutôt chercheurs-amateurs. Il privilégie des temps de respiration au laboratoire, enjeu de réflexivité tout autant que culture de la disponibilité : *"il doit activer une dialectique entre resserrage et ouverture, seule à même de contrôler les effets des logiques de la spécialisation ainsi que ceux du dilettantisme ou de la dispersion voire de la liquéfaction de la recherche !"* [extrait du projet scientifique 2006-2009]. Il y a ensuite une caractéristique propre aux humanités qui est de ne pas disposer d'outillage spécifique mais de privilégier entretiens, itinéraires, observations ethnographiques : pas de paillasse donc, mais seulement le *in situ*.

Avec Anne Bossé, Amélie Nicolas et Élisabeth Pasquier, au-delà de ce portrait dynamique, nous avons cherché à identifier quelques lignes de force pour les exposer à nos "nouveaux" collègues chercheurs. Nous avons retenu différents aspects qu'il est important de livrer pour témoigner de ce qu'a pu être le degré d'intégration d'un collectif. Il y a d'abord une entente d'un travail qui se réalise au sein des sciences de l'espace des sociétés. Nous sommes de fait plutôt des marginaux sécants dans nos disciplines d'origine. Cela nous amène à nous retrouver plutôt dans des types d'analyse (l'analyse ethnographique par exemple) et dans un goût pour le hors-piste (le champ littéraire, la photographie, la collaboration avec des artistes). Cela nous amène également à partager et interroger des références théoriques, à privilégier des partenariats intellectuels à d'autres types



d'associations. Ainsi du plaisir de réaliser un panthéon des auteurs qui sont les plus importants à nos yeux. Un autre point tient à l'enjeu pour nous de camper sur des terrains, d'analyser la fabrique urbaine de manière cumulative et critique. Dans le même temps, nous pouvons sûrement nous qualifier d'émergentistes, intrigués par ce qui bruisse. On comprend de ces points un autre trait commun qui tient dans la critique permanente des mondes de l'expertise et du fonctionnement de la recherche. Au laboratoire, nous entrons d'abord sur le partage de sensibilités et de pratiques pédagogiques (l'entrelacement entre recherche et enseignement incitant plutôt à l'inventivité du côté des protocoles). Enfin, la fabrique d'une revue de sciences sociales a assurément créé du commun, entre la confection collective d'un appel à contributions, le pilotage du dossier par deux chercheurs et l'essaimage des numéros.

Cette identification, qui est aussi ce à quoi l'on tient, a permis d'explicitier ce que, justement, nous ne faisons pas : le quantitatif, les statistiques n'ont jamais été au cœur de nos programmes. Nous n'avons pas non plus développé d'outils spécifiques mais avons beaucoup co-écrit. "L'abri" qu'a pu être le LAUA était particulier, très ouvert au reste de la société : les chercheurs de plein air sont régulièrement dehors ou bien chez eux afin de disposer d'une suffisamment grande concentration pour écrire. Alors que, le temps de ma direction, je ne cessais d'entendre d'autres directeurs de labo dire la fatalité d'être absorbés, regroupés, fusionnés, dans des guerres de leadership souvent féroces, nous pouvions de notre côté poursuivre notre rythme de croisière sans injonction particulière : niche de recherche en somme et situation qui vaut sûrement la peine d'être méditée en termes de prospective de la recherche.

DONNER LE GOÛT, ENTRETENIR LA FLAMME !

En position de direction, il me revenait d'inciter à écrire, à s'exposer, à se contredire, à entrer le plus possible en pourparlers avec la communauté scientifique. Il ne s'agissait pas de chercher à grossir pour se mesurer (et il faut défendre les enjeux d'une alter-évaluation par rapport aux critères et standards des différents ratios de publication),



mais de défendre une activité scientifique qui passe par la cumulativité et l'exposé contradictoire. Cela peut sembler une exigence de base mais pourtant parfois contestée dans un univers où les rapports entre mondes scientifiques, de l'art et du projet sont ténus (et nulle cumulativité n'est attendue dans les mondes de l'art et du projet). La variété disciplinaire de nos appartenances engageait aussi certaines discussions vives, par exemple sur la place des *something studies*.

1 Cf. "Évaluer l'évaluation. Emprises, déploiements, subversions", *EspacesTemps.net*, Laboratoire, 01.11.2005 - <http://www.espacestems.net/articles/evaluer-evaluation/>

La spécificité statutaire des enseignants dans les écoles d'architecture (pas de reconnaissance du temps de recherche dans le statut) amène une forte contrainte sur leurs laboratoires de recherche. Minoritaires sont ceux qui font le choix d'un laboratoire et s'y investissent véritablement. Pour le laboratoire lui-même, c'est la question de la permanence des implications qui est délicate. Si l'on ne peut obliger à produire, comment y inciter? Surtout, comment associer des chercheurs-amateurs à la production de recherche? À toutes les époques, le LAUA a intégré des membres que l'on peut qualifier de chercheurs occasionnels. Leurs demandes d'entrée renvoyaient à un intérêt pour ce qui s'y déroule provenant tantôt d'étudiants qui veulent garder le contact avec certains de leurs enseignants et maintenir un lien à la recherche dont ils ont le pressentiment ou dont ils font le constat qu'il va vite s'éteindre dans leur vie professionnelle, tantôt d'autres, "transfuges" de l'université trouvant dans notre écosystème quelque chose de plus intense que ce qu'ils vivaient ailleurs.

Se pose en tous cas la question du tour extérieur des chercheurs, de la périphérie configurante du laboratoire. Certains sommeillent longuement et peuvent se réveiller, d'autres s'éclipsent sans jamais souligner qu'ils souhaitent quitter le bateau, d'autres encore se disent que "ça pourrait toujours servir" (dans le cadre d'un concours de recrutement) ou viennent animer un séminaire avant de reprendre leurs autres activités, tel autre évoque, penaud, que c'est telle revue qui a oublié de mentionner son appartenance au laboratoire mais qu'il n'y est pour rien... L'un des membres avait impulsé "la Voisine",





journal de correspondance avec “le deuxième cercle” (une autre métaphore régulièrement reprise par nous) mais dont on décompte peu d'éditions. Cette difficulté de tenir dans le temps est exacerbée par le contraste parfois violent entre la vie au quotidien du personnel permanent (qui effectue ses 35h dans les murs) et des électrons presque libres dont l'investissement peut fortement varier d'un semestre à l'autre, d'une année à l'autre, d'un quadriennal à l'autre.

Toutefois un nouveau type d'investissement peut être signalé, à méditer. Il s'agit des stages de recherche que nous avons engagés à partir de 2009 dans le cadre du parcours recherche du PFE (Projet de Fin d'Étude), instauré par la réforme LMD. Un flux de deux à trois stagiaires recherche par an (il serait difficile d'aller au-delà vu la taille de notre équipe et celle de nos locaux !) a permis de renouveler une certaine dynamique. Les types de travaux réalisés dans ce cadre sont variables, liés de près à nos investissements pédagogiques mais, pour le compte du laboratoire ils ont pu être, soit de faciliter un travail de synthèse épaulant les enseignants², soit d'explorer

2 Ainsi des cas d'Adèle Coste et de Charly Fortys, la première en lien avec le séminaire mémoire d'É. Pasquier, l'autre en lien avec un enseignement copiloté par M.-P. Halgand et É. Pasquier.

3 Ainsi de Céline Cassouret analysant les transformations de l'appareil commercial de l'île de Nantes ou de Nadège Mazoué enquêtant au sein des centres d'accueil nantais des sans-domicile-fixe.

4 Cas de Marie Guichoux ou de Maud Gobillard mais aussi d'Adelaïde Piveteau.

5 Ainsi d'Estelle Gourvenec qui, depuis un mémoire réalisé sur les enjeux de la participation sur le quartier de Griffintown à Montréal, a ensuite travaillé pour le LAUA missionné par la Ville de Saint-Herblain pour faire un suivi d'un atelier de coproduction pour la transformation d'un secteur urbain.

6 C'est le cas de Kevin Mahé, réalisant en 2012 un travail de suivi de la démarche d'atelier citoyen lancée par la Samoa puis étendant sa réflexion à la transformation institutionnelle des comités de quartier : “dispositifs nantais et tirage au sort”, LAUA, Juillet 2012.

un territoire ou renouveler une approche déjà engagée par le passé au laboratoire³, soit encore de participer à un sillon de recherche en continuité avec leur propre mémoire⁴, cette continuité pouvant aussi passer par un contrat de vacances pour une étude commanditée par une collectivité locale⁵. Il nous est arrivé plus récemment d'être sollicités par des étudiants pour faire un stage recherche sans qu'il apparaisse nécessairement dans un “parcours recherche” de leur diplôme, curiosité qu'il est intéressant de souligner⁶ ! La régularité d'une telle présence étudiante pose assurément la question des bords du laboratoire et des manières dont il peut associer des membres de manière ponctuelle.





L'un des lieux-moments d'un laboratoire est le séminaire. En sciences sociales, il tend à être le seul moment où convergent les membres. On peut y tester le degré de confiance entre eux, la capacité à s'exposer, à s'engager, à croiser le fer... Nous avons clairement expérimenté deux types de séminaire, l'un interne, l'autre externe. Le premier type a pu viser à se concentrer sur le collectif - nous avons même imaginé faire des joutes entre nous⁷ ou encore à débroussailler des lignes de travail. Il tablait aussi sur l'enjeu de nous lire et de nous critiquer qui reste une gageure, ici comme ailleurs. La taille de ce collectif ainsi que le mélange des genres (lors de tel séminaire on finit par régler des affaires courantes ou à l'inverse dans le cadre d'un conseil de labo on aborde des éléments de "politique scientifique"), nous ont plutôt amené à un travail de clarification et à rouvrir les fenêtres. Ainsi un séminaire externe permet-il d'inviter des compagnons de route tout comme de tester de nouvelles "découvertes".

⁷ Ce qui a posteriori ne me semble pas très malin tant "interfèrent" des questions statutaires, de reconnaissance et peuvent se loger bien de petites dominations symboliques.

Visuel 2 Le programme d'un séminaire annuel au LAUA (page suivante)

Resterait, et là le parcours se fait nettement prospectif, à structurer le réseau des séminaires car, si les ressources institutionnelles sont présentes (Écoles doctorales, MSH, pôle de recherche urbaine du CETE, désormais CEREMA...), on constate encore souvent leur fractionnement et leur relatif cloisonnement. Ce travail de mise en réseau semble plus accessible et réaliste que celui qui passerait par un nouveau montage institutionnel, un nouvel "abri" par exemple, qui comporte toujours le risque de susciter des oppositions, de recréer de la différenciation et qui généralement s'ajoute plutôt que recompose l'ensemble... On peut toutefois, c'est mon cas, nourrir un certain appétit pour des formes telle que celle qu'a pu incarner la MSV à Tours (désormais MSH Villes et Territoires) et qui a contribué à susciter des vocations.

HABILITER ET INTÉRESSER, IDENTIFIER DES VOIES, PRÉFIGURER DES MANIÈRES DE FAIRE

L'une des activités cruciales communes aux laboratoires est bien la réalisation, en des périodes particulières, du bilan et du projet⁸. Que la période

⁸ Il y a certes un compte d'emploi annuel à fournir à la tutelle mais nous parlons ici d'un bilan un peu plus qualitatif!





laboratoire LAUA
ensa Nantes
www.laua.archi.fr

la métropole mondialisée éprouvée

séminaire de recherche

coordination **Anne Bossé**
et **Laurent Devisme**

Dans le cadre de ses travaux sur l'expressivité de l'urbain mondialisé, le LAUA organise en 2011 un séminaire de recherche inaugurant son nouveau projet scientifique. Ouvert à tous, il donnera lieu à un numéro de la revue *Lieux Communs* ou à un ouvrage spécifique, à partir des contributions et échanges. Chaque séance est construite par l'intervention d'un chercheur invité, d'un « rebond » d'un chercheur du LAUA et par des échanges avec le public.

Inscription au séminaire par mail à laua@laua.nantes.archi.fr en indiquant "séminaire" dans l'objet du message.

programme

14 janvier, 14h
CÉDRIC AUDEBERT, géographe, CNRS et Université de Poitiers,
"Le système migratoire caribéen : mondialisation et métropolisation"

18 mars, 14h
SAMUEL BORDREUIL, sociologue, CNRS, LAMES
"Learning from New Orleans"

15 avril, 16h
OLA SÖDERSTRÖM, géographe, Université de Neuchâtel
"Pédagogies urbaines de la modernité dans des villes en mondialisation"

13 mai, 14h
BRUCE BÉGOUT, philosophe, Université de Bordeaux
"Acosmie urbaine, des lieux sans monde"

10 juin, 14h
PHILIPPE SIMAY, philosophe, **STÉPHANE FÜZESSERY**, historien, architecte
"Désapprendre de Las Vegas"

1^{er} juillet, 14h
VINCENT COÛFFÉ, géographe, Université de la Rochelle, équipe MIT
"L'urbain à l'épreuve du tourisme"

argument

On peine aujourd'hui à penser l'expérience urbaine hors de l'idéal-type des métropoles industrielles européennes¹ emblématisées par les penseurs que sont Simmel, Benjamin et pourquoi pas Kracauer comme le propose l'ouvrage *Le choc des métropoles*². Plusieurs chercheurs invitent aujourd'hui à se demander dans quelle mesure une théorie sensitive de la ville mondiale contemporaine serait faisable³. Parmi les éléments qui sembleraient caractériser aujourd'hui cette expérience, on ne trouverait que des figures telles la boucle, la bulle, le parc et leurs pendants, la collision, renvoyant à une étanchéité en hausse des territoires, à la traduction matérielle à grande échelle de la volonté d'entre soi, à la sélection des flux et des publics afin d'assurer l'homogénéité des fréquentations. L'expérience urbaine ne semble ainsi plus tant génératrice du commun que de l'individuation, qui s'offre comme un socle à partir duquel les individus puisent des ressources, éprouvent leur citoyenneté, forgent des dispositions. Elle se fabrique d'une juxtaposition d'expériences différenciées, en lien avec un individu qui se distribue entre des espaces variés. C'est donc à cette « reprise à zéro » d'une réflexion sur la ville mondiale éprouvée que souhaite participer le LAUA par l'organisation d'un séminaire autour de plusieurs questions : que dire de l'expérience des univers de copies et des reproductions spatiales faisant coexister plusieurs mondes en un ? Les lieux à visiter et mis en visite participent-ils d'une culture mondiale en train de se faire ? Que faire de ces figures urbaines particulières constituées comme des conjonctions de lieux et moments (Las Vegas, la Nouvelle Orléans, Miami, Dubai...) ? Quel sens prend encore peut-être l'arrivée dans la grande ville ?

1. Olivier Mongin, *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*, Paris : Seuil, 2003, 325 p.
2. Stéphane Füzesséry et Philippe Simay (dir.), *Le choc des métropoles*, Simmel, Kracauer, Benjamin, Paris, Éclat, 2008.
3. Ola Söderström, "Rendre l'ordinaire important", *EspacesTemps.net*, Il paraît, 30.08.2010 <http://espacestemp.net/doc/ame8389.html>



d'habilitation soit quadriennale ou quinquennale ne change rien, c'est d'abord une belle occasion, à considérer comme mise à l'épreuve du collectif. Le risque de ces moments est de les considérer comme des pensums ou encore des exercices artificiels qui incombent au responsable devant alors prendre son bâton de pèlerin, faire le tour des membres et proposer une forme intégratrice : c'est peut-être la moins chronophage des solutions mais nous avons plutôt opté pour des formes d'écriture collective et une organisation dont les composantes, les "briques", étaient mûrement réfléchies.

Dans la recherche, tout comme à la chasse et à l'escalade, il est stratégique de repérer des voies. Le risque est autrement de s'égarer, de revenir bredouille ou de chuter ! Je proposais ainsi, pour l'habilitation 2006-2009, d'identifier différentes voies de la recherche : autonome, contractuelle certes mais aussi "de garage" et "lactée" pour identifier deux pôles permettant aussi de nous situer et de mettre les deux premiers dans des positions dialectiques. Loin d'être de simples jeux de mots, ces deux dernières désignations explicitent les raisons de s'impliquer dans un collectif de recherche, trop souvent laissées de côté comme si elles allaient de soi, comme si elles relevaient d'une *libido sciendi* sans conditions de production. Réfléchir à la voie lactée, c'est ainsi s'obliger à se donner le temps de savoir ce que l'on remet au centre de nos préoccupations (Lapierre, 2004). Concernant le sillon thématique de cet axe, la voie lactée est celle qui peut envisager sereinement aussi bien les travaux et acquis d'une sociologie urbaine marxiste que ceux de l'École de Chicago, aussi bien des acquis de la géographie culturelle que de sciences politiques pragmatistes, à partir de questions urbanistiques soumises à des enjeux politiques contemporains. À l'inverse, la voie de garage était plutôt représentée par des intellectuels de gouvernement (Noiriel, 2005), des chercheurs d'institution faisant écho et amplifiant l'air du temps urbanistique voire accréditant la partition entre bonnes et mauvaises pratiques.

À l'occasion de l'habilitation 2010-2014, c'est cette fois la critique de la notion d'axes qui nous a amené à proposer une structuration du projet à partir de deux instruments théoriques que sont l'attracteur et le plan de



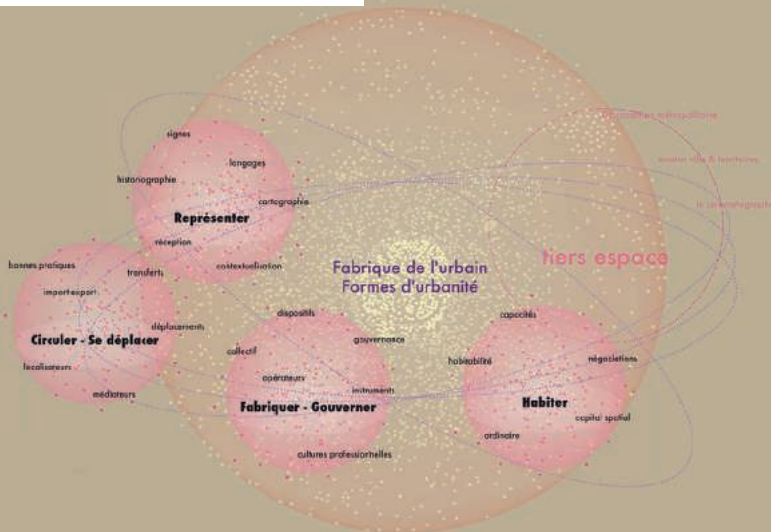


9 Mentionnons qu'un séminaire hors-les-murs de deux jours sur l'île de Berder (Morbihan) avait permis aussi de tester d'une autre manière la consistance du collectif en le mettant au travail pour sortir, livrable indispensable, les éléments d'un nouveau projet scientifique.

coupe⁹. Après avoir livré le panthéon de nos auteurs et notions privilégiés, nous avons cherché à éviter au maximum le cloisonnement des objets de recherche pour favoriser les

croisements et nous sommes progressivement mis d'accord sur deux traverses, alias plans de coupe : l'un méthodographique-méthodologique, l'autre critique. Ils coupent un projet global s'articulant autour d'un nouvel intitulé constitué de quatre mots-clés : "fabrique de l'urbain et formes d'urbanités". L'énoncé programmatique associe fabrique et forme, mobilise ensemble processus et résultats, urbain et urbanités, environnement et dispositions. La représentation graphique de cet ensemble visait à mettre en tension dans un même espace d'expression nos quatre attracteurs qui désignent d'abord des activités : Fabriquer-Gouverner/Représenter-Présenter/Circuler-Se déplacer/Habiter. Comme leur nom l'indique, les attracteurs font converger tout ou partie du collectif, chaque fois mobilisant ce que nous avons nommé les voies autonomes et contractuelles dans le précédent quadriennal. Les attracteurs doivent mettre en mouvement, ils désignent des enjeux communs au sein desquels chacun doit ensuite se situer plus précisément. La "sensibilité" épistémologique explique probablement un goût pour trouver un bon alliage, de bonnes dénominations.

Visuel 3 Le schéma du projet scientifique 2010-2014.





LE RAPPORT AUX AUTRES ET L'INTÉRESSEMENT PERMANENT

Aussi bien le bilan que le projet permettent de constituer les fonds propres du laboratoire¹⁰. Ce moment est loin d'être le seul dans lequel se joue le rapport du collectif au "reste du monde". L'animation scientifique d'une équipe de recherche, c'est en effet l'interaction avec un "dehors" qu'il convient de régulièrement mobiliser, intéresser. L'une des questions régulières est probablement celle relative aux appels d'offre de recherche en cours : faut-il répondre, "y aller" ? Si la position de direction d'un laboratoire amène à être plutôt proactif de ce point de vue, c'est aussi avec la nécessaire connaissance des capacités de travail de l'équipe et sans négliger le plan des productions académiques, plus exigeantes que la remise des différents rapports intermédiaires de recherche.

¹⁰ Nous distinguons du reste dans notre comptabilité les fonds propres issus de l'habilitation quadriennale (notifiés chaque année avec quelque suspens quant au montant) des ressources affectées issues de contrats de recherche.

Trois niveaux dans le "reste du monde" du laboratoire peuvent être identifiés, relatifs à l'établissement d'accroche du laboratoire, au ministère de rattachement et à l'ensemble des partenaires de la recherche. Au sein de l'établissement, il s'agit notamment de veiller à maintenir des liens avec d'autres enseignants non chercheurs. C'est du reste au sein d'un conseil scientifique d'établissement que peut s'élaborer une culture du croisement de pratiques, que nous y avons mûri l'enjeu de l'organisation de rencontres doctorales en architecture (Septembre 2010 à Nantes), analysé des mémoires produits dans l'école, réfléchi aux manières de sensibiliser à la recherche en fin de cycle Licence. C'est de manière concomitante à un déménagement de l'école que nous avons en outre mis en place un centre de documentation recherche commun au LAUA et au CERMA. Bien plus qu'une simple question de taille de locaux, c'était l'occasion d'échanger sur les avantages et inconvénients d'un nouveau plan de classement entre collègues aux cultures scientifiques différentes.

Autre étage de concernement dans l'univers de la recherche, la direction du laboratoire renvoie à des relations avec le ministère de tutelle. L'expression ne convient guère pour ce qui relève de la politique scientifique – mieux vaut parler de rattachement – et, dans





la période évoquée, ce sont bien les incertitudes organisationnelles du ministère de la culture et de la communication qui ont prévalu, avec un BRAUP alternant entre périodes velléitaires et fantomatiques – voire inexistantes. Toujours est-il qu'il y a un travail minimal de représentation du laboratoire que nous avons pu faire, renvoyant surtout à des demandes de clarification d'un certain nombre de fonctionnements. En vérité, tout se passe comme si notre autonomie était en fait largement établie et que le concernement, nous devons plutôt l'entreprendre auprès d'autres acteurs, notamment locaux.

C'est ici qu'intervient le troisième niveau de ce monde extérieur, en l'occurrence les différents partenaires potentiels de la recherche urbaine. Les contacts ont été croissants, à la fois dans des cadres de recherche contractuelle bien établis mais aussi au-delà. C'est une véritable démultiplication qui s'est opérée en quelques années, auprès de la Ville de Nantes, de la Ville de Saint-Herblain, de différents services de Nantes Métropole, du pôle de recherche urbaine du CETE, de la MSH Ange Guépin, de la Région des Pays de la Loire, des agences d'urbanisme de Nantes et de Saint-Nazaire, du CAUE de Loire-Atlantique, de Nantes Habitat... Les traces sont tangibles des effets de la décentralisation sur la recherche urbaine et d'un certain brouillage des attributions de compétences des différents niveaux des collectivités territoriales. C'est aussi dans ce mouvement qu'ont pu prendre place différentes thèses en alternance qui représentent une occasion intéressante de recherche impliquée (en l'occurrence, il s'agit des financements CIFRE associant pour moitié un financement d'État et pour l'autre moitié un financement d'une structure publique ou privée dans laquelle le doctorant prend place). Si cette multiplication des liens est venue accentuer la visibilité du laboratoire, elle n'est pas sans risques pour une petite équipe qui s'expose alors à ne pouvoir fournir, répondre, assurer correctement tel ou tel engagement, telle ou telle sollicitation. La position de direction possède cette possible ambivalence : d'une part, chercher à répondre favorablement à une demande, manifester un intérêt, d'autre part constater que l'on n'est pas suivis, que les collègues n'iront pas et que "je n'ai qu'à y aller tout seul". Cette tension est celle qui est la plus susceptible de menacer le sillon de recherche





qu'un enseignant-chercheur doit maintenir. Une sorte d'optimisme "affairiste" peut alors se retourner en solitude d'un entrepreneur de cause (croit-il) commune !

On voit en tous cas dans cette expérience une mise à l'épreuve des processus de traduction de la recherche, notamment du rapport entre intéressement, concernement des autres et mise en branle du laboratoire. On reconnaît ici la lecture des trois temps de la traduction que rappelle Michel Callon (in Callon, Lascoumes, Barthe, 2001).

LA REVUE COMME INCUBATEUR SCIENTIFIQUE

Certes, ce texte s'inscrit, mise en abîme s'il en est, dans la revue dont il est question... Le laboratoire s'est doté d'une revue, au départ intitulée *Les cahiers* (du LAUA), devenue *Lieux communs* à partir du n° 4 (1998). Si elle était au départ strictement arrimée à un séminaire de laboratoire dont les actes se trouvent ainsi publiés, elle a évolué depuis en se structurant comme revue scientifique avec appel à contributions, essentiellement exploratoire et dont la place d'interface entre le laboratoire et la recherche urbaine est intéressante à spécifier. C'est toujours depuis le laboratoire qu'est lancé un appel à contributions. La thématique est discutée collectivement avant qu'un chercheur et idéalement un binôme ne rédige une première version qui sera ensuite discutée collectivement et réécrite partiellement par le rédacteur en chef. Ces différents rôles se sont stabilisés tout autant qu'inventés. C'est *in itinere* que nous sommes parvenus à identifier des enjeux graphiques, à travailler avec des graphistes pour changer de maquette, à mesurer à quel point le secrétariat de rédaction est un métier en tant que tel. Si nous avons toujours buté sur des questions de professionnalisation de la diffusion, la consolidation de la revue a été possible avec le recrutement d'un technicien de recherche, photographe de formation, qui a aidé à tenir un registre visuel particulier, parfois si compliqué pour les auteurs en sciences sociales. Nous avons décidé de financer la revue via notre ressource propre, sans dépendre d'un financement exceptionnel qui pourrait ne pas être au rendez-vous et sans tableur sur des ventes qui, en l'absence d'une régie au sein de l'établissement, ne disposent pas d'une visibilité suffisante. Mais nous





sommes clairement désormais entrés dans une autre ère de la lecture scientifique.

Une autre caractéristique intéressante relève de l'expertise des articles, en associant pour chaque numéro deux personnalités extérieures compétentes au vu de la problématique posée dans l'appel. Là aussi, le travail avec des extérieurs est toujours un plaisir de confrontation, un moment de test de l'investissement dans le travail¹¹.

¹¹ Tel relecteur donne son sentiment général (merci !), tel autre fait un travail de deux pages, circonstancié, prêt à être retourné à l'auteur...

Une autre constante tient dans l'enjeu de l'introduction du numéro qui constitue toujours un texte en tant que tel, associant la

présentation des contributions à un bilan de ce qu'a donné l'appel et l'ajout, le cas échéant, de la patte des coordinateurs du dossier. On peut donner l'idée d'une trajectoire éditoriale via l'évocation de dix années de travaux. "Vertiges et prodiges de l'interdisciplinarité" (2003) se construit par un appel à articles et sera valorisé par une journée d'études lors de laquelle nous invitons les auteurs. C'est l'occasion de constituer un dossier dans lequel écrivent des compagnons de route historiques mais aussi de jeunes chercheurs avec qui nous travaillons alors (Marc Dumont, Jérôme Boissonade). Nous montons dans la foulée "les échos du local" (2004) avec Élisabeth Pasquier, impliquons un texte de Francis Jeanson dont nous découvrirons plus tard qu'il est aussi disponible ailleurs sur le Web... "Art et anthropologie" est coordonné par Emmanuelle Chérel et Marc Dumont (n° 9, 2005) et j'y découvre avec plaisir combien l'écriture à deux d'une introduction est possible et productive. Je propose seul "formes et pratiques de l'activité de recherche" (n° 10), rebond au numéro 7, avec une collaboration stimulante avec Ludovic Ducasse afin de produire le matériau iconographique du dossier. Pour l'ensemble de ces numéros, nous travaillons avec Michel Baverey sur la mise en page et la construction de la couverture. Nous procédons ensuite à une réflexion sur la transformation de la revue et passons commande aux "designers graphiques" installés à Nantes pour la production d'une revue tablant davantage sur le visuel. Cela correspond bien au n° 11 de la revue, consacré aux "cultures visuelles de l'urbain contemporain". "L'altérité, entre condition urbaine et condition du monde" (2009) est à nouveau





coordonné par Emmanuelle Chérel et Marc Dumont, développant des réflexions du n° 9. Nous y produisons une bonne édition de la rubrique "Transpositions". Le n° 13, "espaces témoins" est concocté par Anne Bossé et Élise Roy, sujet qui permet de traverser quelques espaces manifestes, la thèse d'Anne Bossé et d'impliquer des architectes davantage sûrement que pour d'autres numéros. "Les modèles urbains entre courants, références et doctrines" (n° 14) n'est certes pas un best-seller mais il permet, à Marc Dumont et moi-même, de dynamiser une recherche contractuelle alors en cours et de livrer une introduction précisant le point de vue de l'enquête sur les modèles. Le n° 15, coordonné par Amélie Nicolas et Marie-Paule Halgand, entérine le renforcement de notre projet scientifique par le pôle "histoire". "La fiction et le réel" (n° 16) est coordonné par Élisabeth Pasquier et Emmanuelle Chérel actualisant une préoccupation commune pour les effets d'écriture et les ressources d'une écriture tout contre les sciences (nous sommes alors très "agités" par l'esprit de textes publiés par Bruce Bégout et Éric Chauvier, que nous invitons tous deux à l'occasion de notre séminaire en 2011). Enfin le n° 17 est consacré aux "mondes de l'architecture" et permet, coordonné par Anne Bossé et Élise Roy, à la fois de prolonger le numéro consacré aux espaces témoins et de faire le point sur un certain nombre de pratiques renouvelant la maîtrise d'œuvre urbaine. On voit dans cette petite liste combien certains numéros se font écho, enjeux d'approfondissements, de reprises et de constitution de sillons de recherche, d'ancrage de certaines problématiques.

Visuel 3 Le programme du séminaire 2011 au LAUA (page suivante)

Le croisement des différentes thématiques problématisées montre certes un spectre plus large que celui couvert par la recherche urbaine, mais une attention constante pour des enquêtes spatialisées, pour des propositions théoriques qui leur soient articulées, avec une place pour les images qui se traduit certes dans les articles proprement dits mais aussi dans une contribution visuelle en tant que telle, que nous nommons portfolio : réflexion en images commanditée à un photographe qui peut alors "rebondir" à partir de notre appel.





**laboratoire LAUA
ensa Nantes**

www.laau.archi.fr

**séminaire
de recherche**

coordination

**Elisabeth Pasquier
et Laurent Devisme**

Cette journée d'études vient alimenter les réflexions sur les pratiques d'écriture qui se situent aux confins des sciences et des lettres, visant à renouveler aussi bien les modes de saisie des spatialités, que l'enjeu de leur restitution. Dans le cadre de son nouveau projet scientifique, le LAUA a placé la question ethnographique en position forte, la question des écritures de la recherche se posant à tout chercheur qui sans être écrivain, est pour autant auteur.

Inscription au séminaire par mail à laau@laau.nantes.archi.fr en indiquant "séminaire" dans l'objet du message.

invités

Bruce Bégout, philosophe, maître de conférences à l'Université de Bordeaux. Auteur d'ouvrages philosophiques (*La découverte du quotidien*, Allia, 2005) et de plusieurs essais sur des lieux, des organisations urbaines et péri-urbaines où le travail d'écriture révèle la portée plus large de phénomènes infra-ordinaires, allant parfois jusqu'à passer la ligne fictionnelle pour mieux analyser les paradoxes contemporains : *Zéropolis. L'expérience de Las Vegas* (2002) ; *Lieu commun. Le motel américain* (2003) ; *L'Éblouissement des bords de route* (2004) ; *De la décence ordinaire* (2008) ; *Le parK* (2010).

Eric Chauvier, anthropologue, auteur d'ouvrages courts à mi chemin entre écriture ethnographique, roman et essai, où il pose chaque fois l'enjeu du regard et de la distance à l'autre, questionnant les jeux de langage : *Anthropologie* (2006), *Si l'enfant ne réagit pas* (2008), *Que du bonheur* (2009), *La Crise commence où finit le langage* (2009), *Contre Télérama* (2011), *Somaland* (2012). *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, (Anacharsis 2011), pose l'arrière-plan théorique de son œuvre narrative.

approches narratives de l'urbain

23 mai 2012
10h-13h

argument

La conception positiviste des sciences sociales imputant au langage et à l'écriture une transparence, de même que les craintes autour de l'empirisme et des « dérives subjectivistes », ont longtemps tenu comme marginales ou dangereuses les écritures narratives, éliminant les éléments empiriques de l'observation autant que les histoires que les individus racontent sur eux-mêmes et celles qui s'énoncent dans les situations de terrain. À la faveur d'une mise en question de cette conception, les sciences sociales ont récemment connu une extension des formes énonciatives. H.S. Becker a certainement contribué à réintégrer un vaste ensemble de représentations permettant précisément de parler de la société (cf. *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte, 2009). Entre « retour du réel » dans le champ de l'art et déploiement de nouvelles formes narratives dans les sciences sociales, citons des fictions spéculatives, des romans et réflexions sur l'ethno-fiction, des récits d'enquête proposant une nouvelle façon de concevoir l'anthropologie, des pièces de théâtre, des expériences conférence-spectacle... Ces différentes formes énonciatives semblent être des effets de la réflexivité exercée par le chercheur, l'écriture devenant une pratique quotidienne ritualisant la vie de travail et du hors travail, se faisant de plus en plus hybride également. Les chercheurs du LAUA souhaitent notamment questionner les promesses de l'écriture documentaire et les récits ambulatoires pour saisir les espaces en mouvements et les spatialités en devenir.



LA VIE DE LABORATOIRE, ENTRE CALME EXAMEN ET POSITION INTRANQUILLE

Ces trois dimensions d'une vie de laboratoire, nullement exhaustifs, permettent peut-être de mettre en avant trois idées propices à son renouvellement, au moment où il n'a jamais été si simple de travailler en réseau avec des chercheurs distants. La première idée renvoie à l'enjeu de pouvoir mettre au centre d'un groupe une discussion scientifique. Peut-elle être indépendante d'autres dimensions? Sûrement pas mais il est indispensable de veiller à sa vivacité, ce qui revient à une déstabilisation nécessaire, tôt ou tard. La forme laboratoire doit permettre le questionnement radical et intégrer, dans sa constitution même, l'horizon de sa disparition. Lorsque nous avons ainsi décidé, au sein de l'UMR AAU, de constituer des groupes de recherche, c'est bien dans cette perspective d'une inscription limitée dans le temps. La deuxième idée, paradoxale par rapport à ce premier enjeu, suppose une affinité entre ses membres qui peut certes renvoyer à différents ordres (une sensibilité théorique, des manières de faire, le partage d'enjeux politiques...) mais qui semble indispensable afin de mener à bien des recherches toujours coûteuses et éprouvantes. La libido sciendi est enchâssée dans d'autres mondes que celui de la recherche et on ne peut en faire abstraction. La troisième idée renvoie à la nécessité de ménager un rapport dialogique avec l'extérieur, ce qui n'est justement pas laboratoire et notamment à questionner les formats de production et de restitution des recherches : les revues de sciences sociales bien sûr, les web radio, web documentaires, conférences gesticulées, théâtres d'improvisation... Toutes ces formes sont à connecter à la recherche pour lui donner son acuité et sa résonance.



BIBLIOGRAPHIE

“Actes de la recherche en sciences sociales” [1988]
Recherches sur la recherche, n° 74, Paris, Minuit

BOLTANSKI, L., [2009]
De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation, Paris, Gallimard

BOURDIEU, P., [2001]
Science de la science et réflexivité, Paris, Raisons d'agir

“Cahiers internationaux de sociologie”, [2010], *Ce qu'évaluer voudrait dire*, Paris, PUF

CALLON, M., LASCOUMES, P., BARTHE, Y., [2001]
Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique, Paris, Seuil

FABIANI, J.-L., [2015]
La sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour, Paris, EHESS

GARIÉPY, M., MARIÉ, M., [dir.] [1997]
Ces réseaux qui nous gouvernent? Paris, L'Harmattan

LAPIERRE, N., [2004]
Pensons ailleurs, Paris, Stock

LASSAVE, P., [1997]
Les sociologues et la recherche urbaine dans la France contemporaine, Toulouse, PUM

LATOUR, B., [1989]
La science en action. Introduction à la sociologie des sciences, Paris, La Découverte

LATOUR, B., [2006]
Chroniques d'un amateur de sciences, Paris, Mines

MONDADA, L., [2005]
Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs, Lausanne, PPUR

NOIRIEL, G., [2005]
Les fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France, Paris, Fayard.

“Réseaux” [2014], *Trente années d'une revue*, Paris, La Découverte

